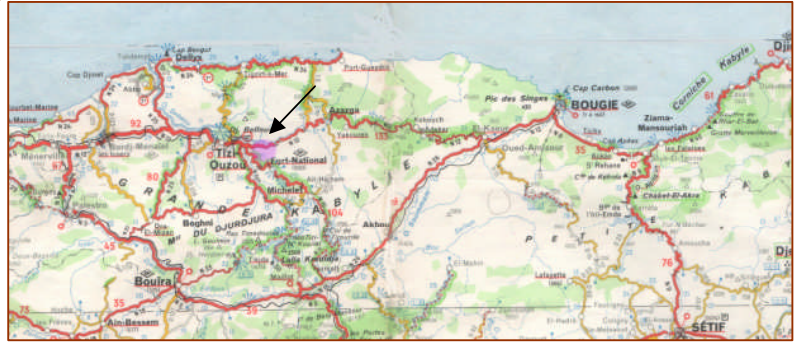


Madame L

La vie d'une institutrice dans les villages Kabyles de Tizi-Rached et Bou Sahel 1924 -1941

*Récit adressé par la fille
de ce couple d'enseignants.
Elle fut élève dans la classe de sa mère*



Le contenu du dossier :

- Evocation de la vie quotidienne des femmes de ce village, de leurs relations avec la maîtresse d'école, des fêtes et des cérémonies.
- Contenu de l'enseignement, vocabulaire, calcul

Tizi-Rached est situé en Grande Kabylie, à environ 25 kms de **Tizi Ouzou**. Notre petite route non goudronnée serpente parmi les champs de figuiers, elle rejoint la grande route qui va de Tizi Ouzou à **Fort National** au bout de à 5 kms environ

Les habitants sont des **Aït-Iraten**.

Nous sommes à 120 kms d'Alger. Nous surplombons la vallée de **l'oued Sebaou** qui déborde largement en hiver et n'a plus que quelques trous d'eau l'été.



Paysage de Kabylie
(Dessin extrait BD Cercle Algérieniste)



Tizi-Rached est composé de plusieurs villages perchés sur les flancs ou les crêtes des montagnes environnantes. Takaats, Ighil, Tiznaguine, Cheraïoua et Bou-Sahel.

Bou-Sahel a la plus faible altitude entre plaine et montagne.

L'école des garçons ouverte en 1881-1882 comptait 5 classes. Elle donnait sur la place du marché. Mon père, blessé à la guerre de 1914/1918, en fut le directeur. Ma mère devint son adjointe de 1924 à 1931.



A la demande de l'inspecteur d'academie elle voulut bien accepter d'être nommée directrice de l'école de filles de Bou-Sahel

Octobre 1931. Nous nous déplaçons de Tizi-Rached à Bou-Sahel (soit un kilomètre) dans l'école de filles. Les murs sont neufs, le terrain en terrasse complètement nu. Il faut remplir l'école.

Trouver des moyens et persuader les pères...Maman alla trouver les hommes à la **Djemaa**. Elle les connaissait tous, les ayant eus comme élèves sur les bancs de sa classe, à l'école de garçons.

Elle fut invitée à revenir plusieurs fois ; les décisions demandaient de longs palabres.

Il fallait beaucoup de courage aux hommes pour accepter cette situation nouvelle.



La scolarisation des filles

Une fille était considérée comme une bouche à nourrir. Pour rattraper cela il fallait les faire travailler dur. Dès l'âge de 12, 13 ans, on les mariait.

Maman s'est engagée à nourrir ses élèves à midi. Cette école devait enseigner aussi les arts ménagers : cuisine, couture, tricot, lavage.

L'Instruction publique n'avait prévu aucune subvention à cet effet mais les locaux et les matériels étaient là. Il restait seulement à trouver les fonds.

Les repas

Maman en parla avec ses amis de Tizi-Ouzou qui furent le premier noyau de mécènes. Ce fut à qui offrirait le sac de riz, de lentilles, de pois chiche, de semoule ou de pommes de terre. Les dons en espèces aidèrent à acheter la viande au marché, des œufs au village et Agosto, l'épicier en gros d'Alger nous envoya un peu plus de caisses de sardines ou de pilchards. Nous déjeunions avec les élèves et madame M..., adjointe de maman. La surveillance était ainsi assurée qu'un fonds de roulement car, bien sûr, nous participions aux frais.

Toutes les petites filles ne restaient pas pour déjeuner. Parmi les élèves il y en avait de plus aisées ; il y en avaient aussi qui voulaient avoir l'air de l'être, et d'autres qui se disaient « Hadjites ». Les Hadjites quittaient très vite l'école dès qu'elles étaient pubères. Elles ne sortaient pas de chez elles, y restant à l'abri des regards. Elles n'étaient pas voilées mais simplement recluses.

Les repas étaient mis à cuire dès le matin. C'étaient les grandes qui s'en occupaient, mais la main d'œuvre dont j'étais, était mise à contribution, triant les pois chiches et les lentilles qui recélaient beaucoup de petits cailloux. Nous apprenions aussi à éplucher les pommes de terre avec des couteaux éplucheurs. Les repas étaient simples et nourrissants. Les seuls apports de la civilisation matérielle furent des poêles où nous apprîmes à faire des œufs sur le plat. Le couteau éplucheur ne fit pas recette car les Kabyles ne raffolaient pas des pommes de terre !

Couture et tricot (Des aides venues des Vosges et d'Alsace)

Des amis alsaciens nous aidèrent. De plus, ils sensibilisèrent à notre travail deux fabriques vosgiennes de tissage (Linvosges) qui nous envoyèrent deux fois par an de gros rouleaux de tissu. Ceci permettait à nos élèves d'avoir une robe chaude pour l'hiver et une plus légère pour l'été.

Les laines de Roubaix nous envoyaient des cartons entiers de pelotes et d'écheveaux de laine. Les filles faisaient au moins un pull et des chaussettes pour les pères et les frères qui allaient travailler en France et porteraient des chaussures. Elles, elles allaient pieds nus. Elles étaient toujours les dernières servies.

Pendant la guerre 39/40 maman avait plus d'aiguilles à tricoter. Pour en fabriquer elle récupéra les vieux parapluies de ses amies dont mon père lima les baleines.

La lessive

Il fallait aussi apprendre à laver dans la grande buanderie, aux nombreux bassins avec l'eau qui bouillait dans un grand cuveau noirci par la fumée. Lavage à l'eau chaude, rinçage à l'eau froide. Les maîtresses supervisaient afin que l'on frotte tissu contre tissu en non sur la peau car certaines,



dont j'étais, dans leur ardeurs de bien faire arrivaient à s'arracher la peau des mains. Fatima, notre « technicienne de surface » houspillait ici, encourageait là : c'était son grand jour.



La vie des femmes

Les vêtements

Les femmes et les filles ne portaient pas de lingerie mais des robes superposées. La plus ancienne, ou la plus usée ou la moins propre était mise en dessous, les autres (ou l'autre) s'ajoutaient par-dessus. Elles avaient des ceintures faites de brins de laine de couleurs variées, torsadées finissant par des pompons allongés. Elles portaient souvent sur leur robe une fouta (grand morceau de tissu rectangulaire, rayé rouge, jaune, or, noir,...) qu'elles enroulaient sur leurs hanches et nouaient sur le ventre.



Tenue de mariée.
L'épouse est complètement recouverte

Avec leur ceinture elles formaient sur le devant une grande poche-jabot dans laquelle elles fourraient tout ce que nous mettons dans un sac à main. Elles étaient ainsi libres de leurs mouvements pour travailler et portaient leurs trésors sur elles.

Aucune femme ou fille n'était voilée en Kabylie, sauf pour ses noces où elle arrivait sur un cheval à la maison de son époux. Elle le restait jusqu'à ce que son mari la découvre, pour la première fois, puisqu'il ne la connaissait pas, le soir du mariage.

Convaincre la Djemaa

A la Djemaa maman avait apporté les réponses aux questions posées par les hommes :

- Les filles manqueraient l'école pour la cueillette des olives. Elles rattraperaient les leçons en retard plus tard.
- Lorsque leur mère accoucherait elles resteraient le temps qu'il faudrait à la maison pour l'aider
- Elles feraient la corvée d'eau et de bois, les retards à l'école seraient admis.

Les Kabyles sont des gens intelligents. Ils réfléchirent. L'école fut vite remplie : une soixantaine d'élèves pour deux classes.

Elles étaient si heureuses de venir à l'école qu'elles ne manquèrent jamais par fantaisie.



Dessin B.Sarraillon

Les mariages

C'était toujours un drame lorsqu'on les retirait de l'école, à douze ou treize ans. On ne tardait pas à les marier. Mes pauvres amies : Algia, Ouardia, Tassaâdit, mariées du jour au lendemain, avec un homme inconnu la veille... Maman avait essayé de fléchir les mères. La réponse fut : « Je suis passée par là, alors à son tour maintenant ! ». Rien ne les fit changer. Le mariage était l'affaire des femmes ; elles avaient pleine liberté d'action et en usaient.

Les pèlerinages de femmes, pour Tizi-Rached, c'était **Sidi Belloua**, au dessus de Tizi-Ouzou. C'était le lieu des tractations. Les filles y partaient avec leurs mères. Elles avaient consigne de bien se tenir durant les trois jours que durait la sortie. Il leur était recommandé de manger très discrètement (c'était une des principales qualités... toujours l'histoire des bouches à nourrir). Mes compagnes me confiaient leurs tiraillements d'estomac et la colère de leur mère si elles ne s'étaient pas assez surveillées. Il fallait cependant qu'elles aient l'air bien nourries ; les marieuses professionnelles du groupe venaient tourner autour d'elles pour déceler les os trop saillants, ou le manque de poitrine. Il valait mieux être du côté de ces femmes car tous les arrangements passaient par elles.

C'étaient elles aussi qui paraient les jeunes mariées, les épilaient, leur mettaient le henné aux pieds, aux mains, aux cheveux, puis les fardaient, après leur avoir fait mille recommandations afin qu'elles sachent plaire à leur mari. Celui-ci pouvait jouer aux billes ou, au contraire, avoir été blessé à la guerre 14-18. Dans ce cas il avait une pension. On était assuré de ne pas mourir de faim.

Maman disait qu'il faudrait plusieurs générations pour arriver à faire bouger les choses mais on ne nous a pas laissés plusieurs générations, et les premières ont été sacrifiées sur l'autel de l'indépendance. Je pense toujours, lorsque j'entends les femmes de Kabylie élever la voix pour plus de liberté, qu'elles sont peut-être filles ou petites-filles de mes amies d'enfance et que le combat dure toujours pour les tirer de cet asservissement. Tout n'est pas perdu !

L'institutrice dans sa classe

C'était sur tous les fronts qu'il fallait innover. Cela commençait par apprendre à se laver les mains au savon en arrivant à l'école. C'était facile dans cette école toute neuve. Il y avait une fontaine dans le préau et on s'y bousculait. Mains lavées, les petites filles s'adossaient au mur vernissé du préau et maman passait avec sa bouteille de collyre (cf. doc sur la distinction au maître) Elle en mettait une goutte dans les yeux malades, puis nous rentrions en classe. En hiver, comme à l'école des garçons, maman et son adjointe s'étaient levées tôt et avaient allumé les poêles. Pour ces enfants gelées aux pieds nus, c'était l'entrée au paradis.



Madame L avec les grandes filles

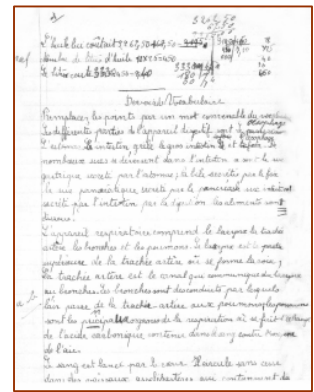


Lorsque la chaleur venait, elles tiraient de grands rideaux de toile devant les baies vitrées afin qu'il ne fasse pas trop chaud dans les classes. Il faut dire que le thermomètre montait à 40 ou 45°, température courante en été à laquelle il nous fallait résister lorsque nous n'allions pas en France, c'est-à-dire tous les deux ans.

Le programme d'enseignement :

L'instruction dispensée était la même dans toutes les écoles primaires de Kabylie. A pâques, dès la première année les élèves savaient lire et écrire en français. Je tire mes réflexions d'un cahier, l'unique que maman ait rapporté dans sa valise... en 1962, au temps où l'on ne nous offrait que cette alternative : « la valise ou le cercueil ! ». Ce cahier date du 18/12/1933 au 25/01/1934. J'étais dans sa classe et l'avais neuf ans. ([Ci-joint en annexe quelques pages de mon cahier](#)). L'école avait ouvert en 1931.

Le vocabulaire : on s'aperçoit, à la lecture de ces pages que ce n'était pas une instruction au rabais ; je m'émerveille même des nuances de la langue française que je retrouve dans les devoirs de vocabulaire. Tous les sujets sont abordés sous le couvert de ce fameux vocabulaire : la morale, l'instruction civique, les sciences naturelles (la respiration, la vue, l'ouïe, le toucher, la valeur du travail, le comportement des abeilles, l'utilité de l'araignée, la visite du jardin potager...). Toutes choses communes à tous les humains, et qu'elles pouvaient comprendre. Le calcul, celui dont tout le monde a besoin était « très présent », comme l'on dit maintenant !



Devoir de l'auteur à 9 ans

La géographie nous était enseignée avec les cartes suspendues aux murs. Plusieurs des pères de ces enfants travaillaient en France.

Nous suivions leur parcours et apprenions leur environnement. Le livre de géographie nous faisait rêver avec ses photos de montagnes boisées, ses torrents, ses prairies, ses vaches grasses, le schlittage dans les Vosges. Que de choses nous restent en mémoire ! Ainsi apprenions-nous à connaître notre patrie commune !

L'histoire nous était contée à partir de Carthage, puis les vestiges romains dont on trouvait beaucoup d'éléments en Kabylie. Nous avions des amphores romaines, des pièces, des tessons, et surtout une ville romaine dont les ruines imposantes demeuraient visibles à Tizgirt-sur-Mer, sur l'autre versant de la montagne qui nous barrait l'horizon au-dessus du Sebaou. Puis les invasions diverses : Vandales, Arabes, Turques, pour aboutir à notre présence à cause des corsaires qui arraisonnaient nos bateaux et cela ne pouvait se perpétuer, surtout parce qu'ils faisaient des razzias d'esclaves. C'était très bien compris. La France libératrice de l'esclavage et retrouvant son honneur – « l'nif » – ce qui a beaucoup d'importance pour un Kabyle.



Ruines romaines de Tizgirt-sur-mer

La lecture

Pour les récompenser si elles avaient été sages, nous faisons une page de lecture, chacune notre tour. Le livre favori fut pendant un certain temps: « le voyage fabuleux de Nils Algerson » de Selma Lagerloff, mais nous revenions toujours à leur demande : « Donne-nous les histoires de Lafontaine



Bou Sahel Classe des petites

ou la Bible racontée aux enfants ! ». On pouvait les relire dix fois, c'était toujours avec le même enthousiasme. Pour les fables, elles les lisaient mais ne les récitait pas. Elles levaient le doigt pour être la première à raconter l'histoire en prose et la morale qui en résultait déclenchait des rires inextinguibles. Quant à « la Bible racontée aux enfants », ce qu'elles lisaient était si proche des histoires de leur village qu'elles avaient l'impression d'y être, d'autant plus que cela faisait partie de leur culture. Joseph vendu par ses frères, l'histoire de Benjamin, de Madame Putiphar, du roi Roboam (dont notre chat portait le nom)... « Les contes des Mille et

une nuits » (Ali baba, la lampe d'Aladin..) faisaient aussi partie des lectures dont on ne voulait pas se détacher.

Bref, nous nous cultivions souvent dans ce que nous avions en commun, si j'en juge par mes souvenirs.

Remercier les mécènes.

Pour remercier les mécènes et généreux donateurs, mes parents unirent leurs efforts et firent preuve d'imagination. Les oranges faisant, à cette époque, partie des fruits rares en France, il fut décidé

d'envoyer un colis d'oranges pour chacun, à Noël. Nous allâmes d'abord chez **les Pères blancs de l'Oued Aïssi**. Ils avaient un beau domaine dans ce fond d'oued, avec une superbe orangerie. Ils fournirent les fruits et les corbeilles qui étaient très jolies, en roseaux, joncs et rameaux d'oliviers qui ourlaient le haut de la corbeille et formaient les anses. C'est ainsi qu'ils fournissaient eux-mêmes leurs clients.

Matériels et matériaux réunis furent installés sous le préau ; les corbeilles s'emplirent d'oranges et de paille. Papa armé d'un peson les alignait devant maman qui, armée elle-même d'une alène, de ficelle, et d'un morceau de toile de sac, cousait cette protection sur la corbeille. Alors papa y collait une étiquette blanche en toile où il écrivait de sa belle écriture l'adresse du destinataire

C'est ainsi que, pendant des années, ils remercièrent ceux qui les aidaient à représenter la France dans tout ce qu'elle avait de meilleur.

Le jardinage à l'école

La mise en état du jardin allait de pair avec la mise en route de la scolarisation des petites filles. Maman s'y attela. Bientôt les lavandes, les iris, les doigts de sorcières, foisonnèrent le long du grand escalier qui descendait à la route.

Les rosiers grimpants montèrent à l'assaut des claustras qui menaient à la pergola.

Le pélargonium et le volubilis envahirent tout. Dans les plates-bandes, fleurs et légumes se bousculèrent, sauf lorsque l'été arrivait. Alors nous faisons des économies d'eau, n'arrosant que parcimonieusement avec tout : eau de rinçage et même de lavage.



Au village

La sécheresse

Une année la sécheresse fut si dure que les femmes du village vinrent avec leurs cruches demander de l'eau. La source à laquelle elles s'alimentaient d'habitude n'étant plus qu'un goutte à goutte misérable qui coulait de l'unique robinet que dans leur hargne elles avaient démolit. Maman organisa alors une répartition équitable entre toutes. Chacune à son tour aurait une cruche, ce qui donna pendant quelques jours un long défilé. Puis le robinet fut remplacé mais l'alerte avait été chaude ! **L'administrateur** de la commune fit entreprendre un nouveau forage ce qui donna une nouvelle fontaine plus proche, l'année suivante.



Le facteur



Tamda, la rue principale et la poste

Nous avions un gentil facteur qui venait chaque jour depuis **Tamda**, à dos de mulet, nous apporter le courrier. Nous l'appelions Monsieur Saïd, jusqu'au jour où il partit à la Mecque et revint porteur d'un fez, comme tout « Hadj » qui se respecte. A partir de ce moment nous l'appelions « Hadj Saïd ». Il prenait connaissance, au verso de l'enveloppe, du nom de l'expéditeur et s'écriait depuis le bas du jardin où il avait attaché son mulet « Il y a une lettre de ton fiancé, Marguerite » ou bien : « C'est ton neveu Pierre qui t'écrit... »

Les fêtes

Nous étions invitées à tous les mariages ; j'avais même une tenue adéquate : foulard et robe ainsi que ceinture en laine et bijoux, ce qui me permettait de danser avec mes compagnes et de bien m'amuser. Comme nous n'avions ni radio ni musique, sauf celle que nous faisons nous-mêmes sur notre piano, mes sœurs parties plus personne n'en jouait. J'adoptais les airs kabyles comme étant les miens et je jouais du tambour sur n'importe quelle boîte qui avait une certaine résonance pour rythmer mes chants.

De même pour les fêtes musulmanes, nous étions conviées aux agapes : l'Aïd Kébir, l'Aïs Seghir, l'Achoura. En général la Djemaa nous envoyait « notre part » chez nous. Nous avions droit au couscous fumant, arrivant dans une cuvette émaillée blanche, ornée de dessins roses et verts, pliée dans un grand torchon et d'une marmite, tout aussi fumante, de sauce, où ce jour là les viandes de mouton et de poulet abondaient. D'autres nous envoyaient des gâteaux : macroutes, cornes de gazelles... d'autres des œufs durs écalés. On peut dire que nous étions gâtés. Maman se lamentait de cette abondance sachant la pauvreté qui sévissait parmi ses donateurs. Mais nous mangions ensemble avec les petites élèves. Nous pouvions tout finir sans gaspillage.

La religion

Nous allions à la messe à Tamda. Quelquefois, lorsque mon père n'était pas là avec sa voiture, nous y sommes descendus à pieds. Il passait nous chercher pour le retour qui s'effectuait en montée. Il y avait bien cinq ou six kilomètres pour y arriver. Le père blanc qui venait nous dire la messe arrivait de **Djemaa Saharidj** (c'était soit le Père Petitbout, soit le Père Arthur). Nous nous réunissons autour de l'hôtel, dans une pièce assez vaste qui faisait partie d'un bâtiment sur la place du marché, celui-ci faisant office d'école, de mairie et d'église à la fois. Le Père Petitbout attachait son âne sur la place après un eucalyptus. Dans le matin clair et dans le silence du recueillement nous l'entendions l'âne braire et les coqs chanter à tue-tête. Encore maintenant je ne peux entendre chanter un coq sans me retrouver à Tamda.

Les départs

Ainsi se passait notre vie, lorsque mes parents m'apprirent qu'ils envisageaient de m'envoyer au lycée. Pour ce faire il me fallait passer le concours d'entrée en sixième, et donc le préparer. Après je serai pensionnaire au lycée d'**Alger**.

1935 : Le concours passé et réussi, je ne pus entrer à l'internat du Lycée Fromentin car les bâtiments étaient en travaux. On me mit au cours supérieur de l'école primaire de Maison-Carrée (année du certificat d'études). Je me retrouvai dans des locaux sombres et sinistres. Je souffris beaucoup de l'enfermement ; je ne pus jamais m'y habituer même dans le luxueux **Lycée Fromentin**. J'y eus heureusement une maîtresse qui comprit ma détresse. J'avais onze ans. Elle accompagna mes efforts et me fit réussir au Certificat d'études avec mention : Bien.

1936 : entrée au lycée Fromentin. J'y travaillais bien les premières années mais perdit pied avec l'algèbre et la géométrie dans l'espace. Tout cela était bien trop abstrait pour moi. Pour tout dire je ne devins pas un puits de science.

J'avais laissé Maman seule, mais elle m'écrivait qu'elle ne l'était jamais et, lorsque sonna l'heure de l'armistice, elle eut tout le pays, hommes et femmes, chez elle. Ils vinrent lui dire qu'elle n'était pas seule, qu'elle ne pleure pas, qu'ils étaient là à ses côtés. Et même le vieux Boukhalfi, notre voisin, ajouta : « j'ai planté (enterré) tous mes enfants, alors c'est à toi que je laisse ma maison et mon champ, pour que tu sois chez toi ici ».

Qu'ai-je d'autre à ajouter ? Que ma mère ne ferma jamais sa porte en 32 ans de Kabylie, qu'elle fut toujours présente lorsqu'on eut besoin d'elle et qu'elle éprouva beaucoup de chagrin d'être mise à la retraite en 1941 pour cause de limite d'âge.